

Or, en 1918, la question politique est presque partout résolue.

Mais au fur et à mesure que les États se stabilisent, le paysan, que les lois agraires ont fait roi sur sa terre, tient à contrôler l'État. D'où ces crises intérieures, qui, de loin, semblent anarchiques, mais qui ne sont que la preuve d'une transformation profonde. Peu à peu le clan urbain, à étiquette européenne, perd de son importance. Les « Messieurs » de la Ville deviennent moins indispensables. L'élection devient moins une communion, une confirmation, que la présentation de désirs nouveaux, d'exigences nouvelles. La pression administrative perd de sa puissance, car le paysan a conscience de sa force. Jadis il avait besoin de la Ville. Maintenant la Ville a besoin de lui. Jadis l'État était la capitale seule. Maintenant l'État c'est la terre provinciale. Jadis, il fallait défendre les frontières et étendre le domaine de la Nation imparfaite. Maintenant il faut défendre les richesses nouvelles et étendre le contrôle du paysan sur l'État.

Aussi les élections sont moins claires. Pour l'observateur superficiel, c'est un signe d'anarchie. L'Occidental est tout prêt à se moquer du Balkanique incorrigible. En réalité nous assistons à un changement lent et profond du système gouvernemental. Il y a maintenant — ce qui ne s'était jamais vu encore — au Parlement bulgare une opposition de 100 voix. En Roumanie, il s'est formé un parti « tsaraniste », c'est-à-dire terrien, qui n'a pu s'entendre avec le cabinet Bratianou, sympathique avec le prince Carol, déchu et exilé. En Iougoslavie, le parti serbe centraliste de feu Pachitch se décompose en trois groupes : le plus à gauche, auquel appar-